

LIBÉRATION

jeudi 6 mars 2008

BENNY BARBASH

«En Israël, il est quasi impossible de tracer une ligne entre privé et public»

Jusqu'à présent, les romans de Benny Barbash étaient moins romanesques que son histoire familiale. Dans *My First Sony*, son premier livre publié en France, tout n'est pas autobiographique. Ses parents n'ont jamais été des ultrabéginistes, sa famille avait au contraire de «*profondes racines dans le Parti travailliste*». En revanche, l'expérience du jeune Israélien dans un lycée de Buenos Aires, c'est lui. Son père voyageait, la famille suivait, notamment en Amérique du Sud dans les années 60. «*Il était censé travailler pour le ministère des Affaires étrangères*». Un espion? En fait, explique-t-il, «*il a été impliqué dans l'enlèvement d'Adolf Eichmann en 1960 et dans l'assassinat du nazi Cukurs en 1965 en Uruguay*». Bar-

bash se souvient très bien, il avait 14 ans, il a été réveillé en pleine nuit et transféré avec sa mère et sa sœur dans une villa de Montevideo, où il est resté vingt-quatre heures sans rien d'autre à faire que de regarder la télé. Et voilà que tout à coup il se retrouve face à une image plein écran: le visage de son père, recherché par la police. La famille a été exfiltrée en Suisse, le père les a rejoints deux semaines plus tard.

Il n'y a rien de ça dans *My First Sony*, pas d'espions, pas de nazis, juste une enfance ordinaire, mais, d'une certaine manière, toute l'Histoire – et la préhistoire – du pays qui défilent. Ce roman est une chronique

drôle et hyperréaliste d'une enfance et d'un bout de la société israéliennes des années 80. Avec d'irrésistibles scènes d'hystérie politico-familiale, avec un grand-père ami personnel de Begin, un père militant au mouvement la Paix maintenant et une mère carrément d'extrême gauche. Un jour où elle distribue des tracts sur Dizengoff, la grande avenue de Tel-Aviv, un vieux arrive et lui dit: «*Vous feriez mieux d'installer votre stand à Tel-Baroukh, et les Arabes vous y donneraient ce que vous recherchez. Il y a toujours quelqu'un pour dire cela, et Maman et Maya se mettent alors à crier aux gens qu'ils sont des fascistes, et le rescapé de service surgit aussitôt et remonte sa manche et leur montre son numéro d'Auschwitz et crie que, s'il vous plaît, on ne le traite pas de fasciste, pas lui, s'il vous plaît!*»

My First Sony montre de manière délicieusement précise et moqueuse le mélange de chaleur et de solidarité, d'intrusion et d'hystérie qui semble la base des relations sociales dans le pays. «*En Israël, il est quasi impossible de tracer une ligne entre privé et public*», confirme Barbash. Tout passe par les oreilles – et le Sony – de Yotam, 10 ans. Grâce à lui, on entend toutes les voix et tous les sons de son univers. Il y a le père, Don Juan pathologique, le grand-père, nationaliste fanatique, la mère exaspérée, le psychologue familial pontifiant, les manies, les obsessions et les désirs de chacun qui entrent en collision et rebondissent avec plus ou moins de bonheur.

Avant même d'être écrivain, Barbash, 57 ans, est scénariste pour le cinéma et la télévision. En Israël, ce roman est le deuxième qu'il a publié, il en a écrit deux autres, très influencés par la guerre du Kippour, «*une expérience traumatique pour moi et pour le pays en général*». Il vient de finir le quatrième: sorte d'hommage au Nez de Gogol, il raconte de manière réaliste l'histoire surréaliste d'un homme qui a une branche d'olivier dans l'oreille et qui, pour comprendre ce qui lui arrive, va jusqu'en Cisjordanie consulter un vieux fermier arabe.

My First Sony, Zulma, traduit par Dominique Rotermund, 475 pp., 20 euros.

Envoyée spéciale à Tel-Aviv

« NATALIE LEVISALLES